

Pour un témoignage de l'unité de la jeunesse orthodoxe en France¹

Olivier Clément

La situation des orthodoxes en Occident, et particulièrement en France, me fait souvent penser à l'histoire de Jonas. Dieu appelle Jonas à une mission providentielle dans la grande ville de Ninive. Dieu, par la dispersion, a appelé les orthodoxes à une mission providentielle en Occident. Jonas fuit, il s'endort dans la cale du navire, les matelots le jettent à la mer, il est englouti par un grand poisson. Les orthodoxes de la dispersion fuient dans leurs juridictions et leurs nationalismes, ils s'endorment en célébrant les grandes œuvres de leurs pères, et les voici dans les entrailles du poisson, divisés, menacés de disparition... Or c'est là que se produit, que va se produire le miracle. Car les entrailles du poisson symbolisent l'enfer où descend le Christ dans cette lumière et cette victoire de Pâques que l'Orthodoxie célèbre avec tant d'émerveillement : « J'ai imploré du fond de l'enfer et tu as entendu ma voix... Tu me fais surgir du néant, vivant, Seigneur mon Dieu. »

Et comme Jonas n'était pas encore, malgré cette renaissance, convaincu de l'importance et de l'urgence de sa mission, Dieu fait pousser une « plante touffue », un « Kikaïone », c'est-à-dire un « arbre-Caïn ». Et nous pensons tout de suite à la question terrible de Caïn que tant d'orthodoxes, amenés par Dieu en terre d'Occident mais refusant leur destin, ont secrètement nourrie dans leur cœur : « Suis-je le gardien de mon frère ? » – Et Jonas est à l'ombre de l'arbre, et Dieu dessèche l'arbre de sorte que le soleil brûle la tête de Jonas. Alors Dieu peut faire comprendre à Jonas sa vocation : de même que l'arbre le couvrait, de même il couvre Ninive la grande ville, et de même l'Eglise – dont l'axe, pour nous, est l'Orthodoxie historique – couvre le monde, et de même les orthodoxes de la dispersion sont appelés mystérieusement à couvrir l'Occident, la France, qui, pas plus que Ninive pour Jonas, ne supporteraient leur mort, leur trahison, « il faut que tu me restes vivant, Jonas, arbre de Ninive ».

Puisse l'histoire de Jonas éclairer notre destin d'orthodoxes en terre de France. Ce destin, pour le pressentir, il suffit de reprendre le rythme de la parabole – l'appel divin, la tentation de la fuite, la réponse finale que Dieu attend de nous.

I. L'appel divin

Vous connaissez le moment de l'histoire où nous sommes, ce moment d'unification planétaire, de brassage des peuples, de rencontre chaotique ou féconde des civilisations. Pour cette humanité qui s'unifie, la seule promesse de vie, la seule signification durable se trouvent dans l'Eglise, parce que l'Eglise est le centre d'unification, le centre d'intégration de toutes choses en Christ, parce qu'elle est le cœur et le sens de l'histoire.

Si donc l'Eglise est appelée à donner sens à ce grand processus d'unification, il est bien évident que celui-ci concerne d'abord les chrétiens. Nous assistons à la fin des chrétientés closes, à la fin de l'orient et de l'occident au sens traditionnel. Les mouvements de peuples qui caractérisent notre temps ont amené de nombreux orthodoxes en Occident. Et cette venue, et cette présence sont lourdes de sens. Dans la conjoncture d'unification planétaire et, plus précisément, dans la conjoncture de rencontre et de dialogue entre les chrétiens désunis, la Dispersion orthodoxe est

1

Exposé fait à la première rencontre de la Jeunesse orthodoxe en France à Montgeron, le 19 avril 1964.

appelée à une mission providentielle. Je suis persuadé en effet, et je le suis de tout mon être, par une certitude personnelle née d'une longue et libre recherche, je suis persuadé en effet que l'Orthodoxie détient les clés de l'unité, les clés de l'unité entre les chrétiens et les clés d'un renouveau en profondeur du christianisme.

Ce n'est pas le lieu ici d'étudier en détail cette vocation pacifiante, cet humble service de l'unité par l'Orthodoxie – il faudra que nous le fassions ensemble peu à peu, pour mieux comprendre et mieux fonder notre collaboration et notre témoignage. Pourtant, je voudrais, tout de suite, vous faire pressentir la puissance d'unité que recèle notre Eglise.

Songez d'abord au rôle de pacification et d'approfondissement que l'Orthodoxie peut jouer dans le dialogue entre catholiques et protestants. N'a-t-elle pas ce sens du mystère, du sacrement qui caractérise aujourd'hui si vigoureusement le renouveau catholique ? Et n'a-t-elle pas, d'une manière simultanée, dans une tension qui jamais ne déchire, ce sens de la liberté personnelle et du contact immédiat de chaque conscience personnelle avec Dieu, qui représentent ce qu'il y a de meilleur dans l'exigence de la Réforme ? Le second concile du Vatican, dans son creusement vers les racines, vers la Bible vécue dans l'Eglise, retrouve partiellement la grande tradition des Pères qui sont nos Pères et ses expressions ecclésiales et liturgiques comme la collégialité, la concélébration ou l'usage de la langue populaire, auxquelles nous n'avons jamais été infidèles, sinon par nos sommeils. Ne nous faut-il pas, par un effort convergent, secouer ce sommeil, dépoussiérer nos trésors, manifester dans l'amour sans contrainte notre unité, justement pour aimer vers l'essentiel cette grande recherche catholique ?

Il faut suggérer ensuite le rôle immense que l'Orthodoxie est appelée à jouer par rapport à l'athéisme contemporain. L'approche orthodoxe de Dieu, non pas par un système de concepts mais par l'étonnement, le silence, la négation de toute limite et de tout nom, le respect de l'In saisissable et de l'Ineffable, le sens de l'immense et de l'abîme, et, en même temps, l'affirmation jubilatoire que l'In saisissable se laisse saisir, que l'abîme est l'Existence personnelle absolue, c'est-à-dire l'Amour, que Dieu par amour sort en quelque sorte de lui-même pour descendre dans l'enfer et dans la mort que l'homme a créés, cet accent mis non sur des systèmes ou des morales, mais sur l'expérience spirituelle vécue dans la liturgie et dans l'invocation du Nom de Jésus, ce sens des énergies divines présentes dans la profondeur des êtres et des choses, dans la profondeur de notre amour « eucharistique » pour les êtres et les choses, ce sens de la lumière, du flamboiement de l'Esprit saint qui veut, à travers nous, à travers notre sainteté, embraser l'univers entier en donnant enfin sa vraie portée au grand œuvre – sans cela insignifiant ou désintégrant – des sciences et des techniques, voilà le patrimoine, voilà le devoir, le service, l'appel de Dieu, le sens de nos tribulations et de nos exils. Oui, c'est pour témoigner de cette vie puissante, unifiante, que les orthodoxes ont été envoyés dans ces terres d'Occident, dans ces terres de l'angoisse, de la recherche et de la lucidité, en ce moment extraordinaire de l'histoire où les hommes attendent des paroles chargées de vie, des paroles lustrées de silence et d'expérience, – selon cette sentence chère à Grégoire Palamas, que les simples mots peuvent toujours être contredits, mais que nul ne peut contredire l'expérience de la vie. – Laissant de côté un christianisme réduit à l'état de croyance et de moralisme, l'Occident moderne a développé sciences et expériences pour la conquête d'un monde vide. Il est temps que l'Orthodoxie lui rappelle qu'il est une autre expérience – celle de la plénitude.

II. Le service menacé

Ce témoignage et ce service ont déjà été ébauchés, mais ils menacent maintenant de s'interrompre. Ils ont été ébauchés, avant tout, par les grands philosophes et les grands théologiens russes, dont la pensée, en Russie même déjà, était née justement d'une rencontre avec l'Occident, de la nécessité de répondre aux requêtes de l'Occident, de la stimulation même de ces requêtes. Un

Khomiakov situe l'Orthodoxie, comme communion de foi et d'amour, au-delà de l'opposition entre catholiques et protestants. Un Dostoïevski va jusqu'au bout de l'athéisme occidental, explore l'enfer et trouve le Christ vainqueur de l'enfer. Car "Dostoïevski a su tout ce que Nietzsche a su, disait Berdiaev, et *quelque chose en plus*". Parmi les philosophes religieux du début du siècle, les grands témoins de la personne et de la liberté, un Chestov ou un Berdiaev, étaient des hommes qui avaient lu Pascal, Luther, Boehm et Léon Bloy. Les grands témoins de la toute-présence de Dieu, tel Boulgakov, étaient des hommes qui étaient passés par le marxisme comme exigence de totalité. Ceux enfin qui ont retrouvé le droit fil de la tradition patristique comme Florovsky et Lossky ont forgé leur pensée au contact de la rigueur occidentale. Car la pensée occidentale est un acide, mais l'acide ne peut détruire l'essentiel, seulement le nettoyer !

Ainsi, un témoignage a été porté, mais nous sommes maintenant dans un moment d'interruption partielle – le moment où, comme Jonas, nous voudrions fuir et nous endormir dans la cale du vaisseau.

Il faut le préciser, en effet, le témoignage porté jusqu'à présent, s'est trouvé encadré, soutenu par un phénomène psycho-social qu'on pourrait appeler, par analogie avec les "refuges" constitués en Hollande ou en Prusse par les huguenots après la révocation de l'Edit de Nantes, le "refuge" russe. Il y avait là un univers restreint, limité, mais d'autant plus riche et nourrissant comme par concentration sociale, et dans lequel on pouvait vivre sans même se poser la question de savoir s'il faut, ou non, être orthodoxe, parce qu'il allait de soi, dans le "refuge", qu'on soit d'un même mouvement russe et orthodoxe. La question n'était donc pas de savoir s'il faut ou non être orthodoxe, mais s'il faut être ou non de telle juridiction !

Or nous assistons aujourd'hui à l'effritement du "refuge". Ce n'est pas un phénomène de pur vieillissement – il y a des jeunes –, c'est plutôt la conséquence psychologique d'une durée. Les fondateurs du "refuge" avaient vécu vingt ou cinquante ans de leur vie en Russie, et c'est par la culture russe, par la vie quotidienne russe, par toute leur chair enracinée dans celle de l'histoire russe qu'ils accédaient au mystère de l'Eglise. En eux, l'Eglise était comme portée par la Russie. Leurs descendants, au contraire, même s'ils se veulent russes et se définissent comme tels, sont imprégnés, sans même le savoir, par des impressions, une vie quotidienne, une ambiance historique françaises, occidentales. Et dans la mesure où ils se crispent sur leur appartenance russe et par-là refusent d'explorer et d'assumer le meilleur de la France, c'est le pire, le plus banal, le plus vulgaire qui risque de les conditionner. Au point d'affaiblissement psychologique où se trouve le "refuge russe", *ou bien ses membres perdront leurs racines temporelles, ou bien ils trouveront consciemment et directement par l'Eglise, par l'Orthodoxie, des racines éternelles*. De sorte que ce sera l'Eglise, reconnue dans son universalité, qui sauvera en eux ce qui peut l'être de la culture russe en mariant harmonieusement celle-ci à la culture française...

Mais avant d'en arriver à des perspectives créatrices, il faut lucidement envisager les phénomènes de pourrissement et de mort qui nous menacent. Il faut les envisager lucidement pour cesser d'être leurs complices.

C'est un phénomène sociologique bien connu qu'un milieu humain, lorsqu'il se "dévitalise", a tendance à se briser, et gaspille dans les plus vaines divisions le peu d'énergie qu'il lui reste. Nous ne connaissons que trop, dans nos milieux orthodoxes d'Europe occidentale, la juxtaposition des nationalismes et la rivalité des juridictions. Certes, l'Orthodoxie a fait discrètement souche en France, mais ses divisions mettent dans une situation bien difficile les orthodoxes français et ceux-ci ont la tentation de former à leur tour un compartiment isolé, alors qu'ils auraient tellement besoin de s'insérer dans la continuité historique de l'Orthodoxie.

Dévitisation, division, incapacité à s'adapter et à innover ou tentation d'isolement presque sectaire quand on est au contraire trop novateur, tout cela signifie menace de mort. Beaucoup déjà fuient le navire qui fait eau. Plusieurs des jeunes théologiens orthodoxes formés à Paris ont déjà gagné l'autre rive de l'Atlantique. Et surtout les "refuges" orthodoxes se dissolvent peu à peu par fusion dans la masse française. Combien de jeunes qui, tout en ayant reçu le baptême dans l'Orthodoxie, ignorent tout de leur Eglise et finissent, à la faveur par exemple de mariages mixtes, par devenir comme tout le monde, vaguement catholiques ou indifférents. C'est que le "complexe" du fils ou du petit-fils d'émigré a deux pôles : tantôt on met l'accent sur sa différence, on ne veut pas être comme les autres, sans doute pour se sentir supérieur – et c'est une attitude bien éloignée de cette humilité et de cette ouverture qu'exige le témoignage authentique de l'Orthodoxie ; tantôt on veut abolir toute différence, être tout à fait comme les autres – et l'on cesse alors d'être orthodoxe parce qu'on n'a jamais compris la plénitude et l'universalité que recèle l'Orthodoxie, parce qu'on n'a jamais compris que l'Orthodoxie nous donne la clé du destin de l'Occident et de la France, parce qu'on a cru qu'être orthodoxe signifie, en définitive, être *étranger* (au sens géographique, non à celui que nous avons notre véritable cité dans les cieux !).

III. Pour une réponse créatrice

La seule solution qui puisse nous réconcilier entre nous et avec nous-mêmes, c'est-à-dire avec l'appel de Dieu, c'est de *découvrir l'Orthodoxie*. La découvrir et la vivre dans son unité fondamentale, dans son universalité qui dépasse les nationalités et les cultures et par-là, peut les sanctifier, les féconder, les marier. *Il faut d'abord, fondamentalement, se découvrir orthodoxe.*

Le rôle des jeunes orthodoxes, ici et maintenant, est donc de se reconnaître au-delà de toute division et de travailler à surmonter les divisions de l'Orthodoxie en France. Au temps où les chrétiens se découvrent frères, tous baptisés au nom de la Trinité, comment ne pas ressentir une honte brûlante devant le scandale de notre Eglise. Notre Eglise, au nom de la liberté dans le Saint Esprit, refuse toute garantie et toute contrainte institutionnelles pour préserver l'unité de la foi et l'unité de l'eucharistie. Or, sur le plan sociologique, nous acceptons qu'elle offre le spectacle de monstrueuses divisions. Ne comprendrons-nous pas que c'est blasphémer l'Esprit saint et la liberté ? Et certes ces divisions peuvent, je ne dirais pas se justifier, mais au moins s'expliquer, en ce qui concerne les générations plus âgées, marquées dans leur chair par une histoire tragique. Mais les jeunes sont appelés à la conscience du scandale : il suffirait, me semble-t-il, qu'ils continuent à se retrouver périodiquement, comme ils l'ont fait aujourd'hui, dans la grande unité de l'eucharistie, dans la grande unité de la concélébration sacerdotale et de la louange de tous pour que tant de querelles leur apparaissent, à cette lumière, mesquines, dérisoires, en définitive inexistantes... Le temps vient pour les jeunes orthodoxes en France de comprendre que le choix n'est plus entre telle ou telle juridiction, mais bien entre l'orthodoxie et le refus de l'orthodoxie, entre l'orthodoxie et la trahison de l'orthodoxie, entre l'orthodoxie et le néant.

Pour cela, il leur faut, guidés par le principe territorial qui est le grand principe canonique de l'Orthodoxie, constituer un terrain de rencontre bien déblayé, mettre au point une amitié inter-orthodoxe qui soit le lieu d'une prise de conscience de l'Orthodoxie universelle et le moyen d'une compréhension mutuelle, d'une solidarité, d'une entraide, d'une collaboration entre orthodoxes.

Voilà, je crois, le premier devoir.

Et le second, inséparable, c'est de témoigner humblement mais inébranlablement de l'Orthodoxie ici et maintenant – et d'abord en découvrant, avec science et amour, ce que j'appellerais le terroir orthodoxe de la France. Je me souviens de cette réflexion du père Schmemmann regrettant que tant de jeunes orthodoxes qui vivent en France ne soient jamais allés voir le portail royal de

Chartres. Eh bien, Chartres, et l'art roman, et tous ces moines du premier millénaire, et tant de résurgences orthodoxes au long de l'histoire du Catholicisme et de la Réforme en France, et toute cette quête de la plénitude à travers révoltes et déchirements, à travers les révolutions de la liberté, c'est le terroir orthodoxe qu'il nous faut déceler, c'est comme une orthodoxie écartelée, démembrée, qu'il nous faut remembrer. Être orthodoxe en France, ce n'est pas être étranger, c'est se trouver au centre secret vers quoi tout converge, c'est connaître, au-delà des oppositions apparentes, le passage du grand Nord qui livre la route du pôle... Ce n'est pas pour rien que sainte Geneviève, patronne de Paris est apparue à une simple fidèle orthodoxe de l'émigration pour lui demander : Et vous, pourquoi ne me vénerez-vous pas ? – Comment un orthodoxe pourrait-il être étranger aux saints, aux créateurs, aux révoltés de France et d'Occident ?

Quand on a pressenti cela, on comprend alors qu'il ne s'agit plus d'opposer les cultures, ni de les dissoudre dans une commode banalité, mais de les unir, de les marier, ce qui ne peut se faire que dans le creuset de l'Esprit saint. Si vous découvrez l'Orthodoxie dans son universalité, au-delà des nationalismes qui la rapetissent en prétendant se l'approprier, alors vous découvrirez aussi que tous, nous avons besoin les uns des autres. Ceux qui viennent, à travers les « refuges », des vieilles terres orthodoxes, ont à donner et à recevoir. Les uns des autres d'abord, pour s'émerveiller de ce que la robe de la Sagesse soit si miraculeusement bariolée. Aimer l'Orthodoxie, c'est avoir la passion de toutes ses expressions historiques sans en exclure aucune ! Mais surtout ces fils des vieilles églises ont à donner aux Français qui deviennent orthodoxes ou s'ouvrent, d'une manière ou d'une autre, à l'Orthodoxie – ils ont à donner la saveur irremplaçable de la tradition vécue, incarnée dans des attitudes, des fêtes, des coutumes devenues pour eux comme évidentes, ils ont à donner la continuité de la vie. Et ils ont à recevoir : cette lucidité, cet acide dont je parlais tout à l'heure, et qui leur permettra de s'éveiller à l'essentiel ; et aussi cette forte vie chrétienne des autres confessions, qu'ils peuvent ici connaître de l'intérieur, alors qu'elles restent si lointaines à leurs frères de Russie ou de Grèce. Entre la spiritualité orthodoxe de la lumière et l'exigence française de clarté, la rencontre peut être étonnante. Les fils des vieilles églises ont une orthodoxie plus vitale ; les Français attirés par l'orthodoxie la saisissent d'une manière plus cérébrale. Ils grefferont des yeux à cette vie souvent aveugle et cette vie montera en eux, les libérera de l'abstraction. Et quand je parle des fils des vieilles églises et des français venus à l'orthodoxie, c'est aussi, c'est surtout peut-être de chacun de vous que je parle, *car chacun de vous porte en lui cette tradition souvent aveugle et cette exigence occidentale de lucidité...*

Ainsi une troisième possibilité – c'est-à-dire un troisième devoir – s'ouvre à nous : c'est d'aider les vieilles églises à s'adapter au monde d'aujourd'hui pour y porter leur témoignage. Ce rapport de complémentarité que j'évoquais tout à l'heure entre ceux qui sont comme enveloppés vitalement par l'Orthodoxie à travers les ancêtres, le fleuve du sang, et ceux qui la découvrent comme un miracle, comme la jeunesse de leur espérance, ce rapport doit s'établir aussi entre les orthodoxes d'Occident et les vieilles églises du Proche-Orient, de Grèce, des Balkans, de Russie. Les orthodoxes de France, d'Occident sont appelés à assumer, à maîtriser l'interpellation, la mise en cause de l'intelligence, de la rigueur, de la dure et précise technique occidentales – savoir vraiment pourquoi on fait ce geste, pourquoi on lit cette prière, quel est le sens de ce symbole, et si même c'est un symbole, mettre cartes sur table, retrouver lucidement toute la vie de l'Eglise comme science et technique de la vie profonde, comme salle de banquet, comme chambre nuptiale de notre rencontre personnelle avec le Christ. Nous, orthodoxes en Occident, nous pouvons dépasser du dedans les problèmes que pose l'Occident et, par-là, aider les vieilles églises dont le christianisme, souvent sociologique – habitudes, tradition, folklore – est assailli par les problèmes de la sécularisation, et dont les fidèles ou bien sont empêchés de penser par l'athéisme d'Etat qu'ils subissent, ou bien sont fascinés par les aspects superficiels de l'Occident, par le matérialisme pratique d'une civilisation de l'érotisme, de l'assouvissement et du somnambulisme télévisonnaire...

Nous, enfants perdus de l'Orthodoxie, avant-garde de l'Orthodoxie, pouvons apporter aux vieilles églises une conscience orthodoxe de l'Occident et une conscience occidentale de l'Orthodoxie et aussi ce sens du dialogue, cette connaissance et ce respect de l'autre, cette conception humble, pacifiante du témoignage orthodoxe qui les libérera de leurs tentations de provincialisme ou de triomphalisme.

Il faudrait conclure sur des propositions concrètes, mais au fond ce n'est pas mon rôle – c'est le vôtre. Je me bornerai à quelques suggestions.

Je pense que les Mouvements qui existent doivent continuer d'exister, mais qu'ils doivent aussi se sentir désormais liés, pour qu'il y ait désormais entre eux des moments de rencontre illuminés par l'eucharistie, des moments de travail en commun, voire de service en commun. Il nous faut donc peu à peu créer un lieu de rencontre, de consultation, de dialogue, un jour peut-être d'impulsion, – un comité par exemple où les divers mouvements de la jeunesse orthodoxe se trouveront représentés – en définitive, le germe ce qui pourrait devenir un jour un MJO, un Mouvement de Jeunesse Orthodoxe en France, voire en Europe occidentale, comme il existe dans le patriarcat d'Antioche un MJO dont le rôle a été et reste considérable pour le renouveau là-bas de l'Orthodoxie.

La clé de tout – j'y insisterai à nouveau pour finir – c'est notre conversion personnelle à l'Orthodoxie, c'est notre découverte et notre expérience de l'Eglise dont nous avons pressenti ce matin en participant tous à la liturgie eucharistique, qu'elle n'est pas seulement cette écorce sociologique qui si souvent nous déçoit, mais la fidélité de Dieu à son peuple, ce jaillissement de vie divine dont nous sommes les dispensateurs pour l'unité des chrétiens et le salut de tous les hommes. Oui, dans la lumière de l'eucharistie, dans cet éblouissement de gratitude, nous ne pouvons plus nous séparer, nous ne pouvons plus que lutter, servir, témoigner ENSEMBLE.